

Eugene Marten

# Ordure



Quidam éditeur





# ORDURE



Eugene Marten

# ORDURE

Préface de Brian Evenson

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Stéphane Vanderhaeghe



Quidam éditeur

## ORDURE

Titre original: *WASTE*  
© Eugene Marten 2008

Préface de Brian Evenson  
© Brian Evenson 2022

© Quidam éditeur 2022 pour la traduction française

ISBN: 978-2-37491-253-0  
Dépôt légal: janvier 2022

[www.quidamediteur.com](http://www.quidamediteur.com)  
Diffusion-distribution: Harmonia Mundi *livre*

Conception graphique de couverture: Hugues Vollant.  
Le logo est de Mœbius que nous remercions de sa générosité spontanée.

*Pour Kelly — si elle en veut*





## PRÉFACE

J'ai d'abord entendu parler du roman d'Eugene Marten avant d'en voir le moindre exemplaire. *Ordure* fait partie de ces livres, tout comme le *Motorman* de David Ohle ou le *Carnet de bord du Madame Onguentine* de Stanley G. Crawford, qui, dans le milieu *underground* de la fiction américaine novatrice, ont très vite acquis le statut de légende. Tous trois sont impeccables sur le plan stylistique et donnent corps aux mondes excentriques qu'ils dépeignent, ainsi qu'à cette vision, folle et unique, qui les habite. Lors de leur sortie en librairie, *Motorman* et le *Carnet de bord* sont pourtant restés très confidentiels, mais leur réputation s'est faite progressivement grâce au bouche-à-oreille, à mesure que de jeunes écrivains prenaient conscience de l'aspect singulier de ces livres et des multiples voies qu'ils ouvraient pour l'écriture. Lorsqu'on entendait enfin parler de ces livres, ils étaient déjà épuisés et on avait le plus grand mal à mettre la main dessus.

Le cas d'*Ordure* est différent. La première fois que j'en ai entendu parler, ça devait être au début des années 2000. Je suis aussitôt parti en quête de ce livre pour me rendre

rapidement compte qu'il n'avait en réalité jamais été disponible pour le grand public. À l'époque, le roman n'avait pas encore trouvé d'éditeur et Marten l'avait fait imprimer à compte d'auteur en 1999. Autrement dit, ce livre était introuvable dans les librairies et ne pouvait être obtenu selon la voie classique. Je ne me rappelle plus comment j'ai réussi à mettre la main sur un exemplaire – j'ai dû finir par écrire directement à Marten en le suppliant de m'en envoyer un. Toujours est-il que fin 2002 ou début 2003, j'avais enfin le livre dans mes mains. Je me suis alors installé pour le lire sur-le-champ.

J'ai envie de dire que, dès le départ, j'ai été fan de ce livre, sauf que je doute que le mot *fan* convienne ici ; il y a quelque chose de trop joyeux dans ce terme. *Ordure* est un livre dont il faut faire l'expérience – pas un livre qu'on aime. Il faut le traverser, le vivre, le subir même : ce n'est pas quelque chose pour lequel on éprouve du plaisir. Il est doté de cette dimension viscérale avec laquelle il passe en revue, sans la moindre concession, les paramètres implacables d'une froide existence. Son personnage principal, Sloper, est agent d'entretien dont on découvre assez vite qu'il vit à la cave, chez sa mère. Puisque celle-ci a du mal à monter et descendre l'escalier, et dans la mesure où le peu de curiosité éprouvé par Sloper en fait un personnage solitaire, ces deux-là n'ont quasiment aucune interaction en face à face. Sloper glisse son loyer sous la porte de la cuisine une fois par mois ; sa mère lui fait parvenir son linge sale par le vide-ordure afin qu'il s'en occupe. Ça mis à part – et à l'exception d'un vieil incident au cours duquel, en l'absence de Sloper, sa mère a fait irruption à la cave pour déchirer ses magazines pornographiques, dont des bouts se sont retrouvés éparpillés dans le jar-

din –, elle ne communique avec lui qu'en hurlant par le registre du chauffage ou en martelant le sol de ses pieds. Ou, comme le dit le livre de but en blanc: elle «tapa du pied au-dessus de sa tête». Sloper est donc seul, n'a personne, et il s'apprête à se laisser gagner par quelque chose de très sombre: c'est un «célibataire involontaire», un *incel* avant l'heure, c'est-à-dire avant même que ce terme n'entre en circulation ou ne gratifie d'autres types, moitiés d'homme en mal d'amour, ne serait-ce que d'une once d'importance. Il se laisse taquiner, harceler, mais à l'inverse du Joker incarné par Joaquin Phoenix, il ne se libère jamais vraiment. Au contraire, il s'érode de l'intérieur, jusqu'à ce que le hasard mette sur son chemin un semblant de contact humain – encore faut-il en passer par la transgression et l'horreur.

Marten livre ici un récit à la troisième personne dans lequel la langue tenue, voire ténue, est subtilement empreinte de cette façon propre au personnage d'appréhender le monde. De manière assez déconcertante, quoique fluide, le texte en appelle en permanence à un «tu» qui vient placer le lecteur dans les limites étroites de l'existence de Sloper. Le livre décrit par le menu la vie et les allées et venues d'un agent d'entretien, tard la nuit, dans les étages d'un immeuble où s'accumulent les détritiques générés par d'autres employés. C'est le même souci du détail qui s'attache à la description de ses voisines, une aide-soignante et sa patronne, une femme âgée et paralysée qui ne communique qu'à l'aide de bips électroniques. La vie de Sloper est rendue terriblement palpable, jusque dans cette façon de meubler le temps avec un petit jeu en plastique, à tenter (en vain) de placer trois billes dans leur coupelle respective ; jusque dans cette manie de fouiller les